

MARÂTRE
PATRIE

DISTRIBUTION HACHETTE LIVRE

DILICOM 3010955600100

ISBN 978-2-37177-477-3

ISSN 2431-1022

© 2017 Mihàlis Ganas,
Michel Volkovitch & éditions Publie.net
pour cette traduction
d'après *Μητριά πατριδα* © 2010, Melani Éditions, Athènes

PRÉPARATION ÉDITORIALE

Christine Jeanney

COUVERTURE & MISE EN PAGES

Roxane Lecomte

Dépôt légal : janvier 2017

© papier+epub, marque déposée des éditions publie.net

La version numérique de ce livre est incluse.

Reportez-vous en fin d'ouvrage pour y accéder
sans surcoût.

MIHÀLIS GANAS

Marâtre patrie

*Traduit du grec par
Michel Volkovitch*



QUELQUES REPÈRES

1944

Naissance de Mihàlis Ganas à Tsamandas, petit village d'Épire tout proche de la frontière albanaise.

Les Allemands, qui occupaient la Grèce, quittent le pays.

1946

Le gouvernement grec, de droite, sous le contrôle des Anglais, fait régner la terreur. Les résistants de gauche reprennent le maquis. Le pays va connaître trois ans d'une guerre civile atroce.

1948

Mis en déroute par les forces gouvernementales, des maquisards se réfugient en Albanie, pays communiste. Ils emmènent avec eux, parfois de force, la population des villages frontaliers, dont la famille de Ganas, le père excepté.

1949

Les exilés passent en Hongrie, alors communiste elle aussi, où ils sont logés dans un village réservé aux Grecs.

1949

En Grèce, écrasement de la gauche. Un gouvernement d'extrême droite, soutenu par les Américains, exerce une répression féroce dans un pays dévasté.

1954

Retour du jeune Mihàlis, âgé de dix ans, et de sa famille dans leur village.

1957

Mihàlis quitte l'école primaire du village pour le collège de la petite ville la plus proche, à une trentaine de kilomètres de là.

1962

Il part étudier à Athènes, qu'il ne quittera plus.

1980

À trente-six ans, il raconte son exil et la suite de son enfance dans *Marâtre patrie*.

Nous avons pris les ossements dans le cimetière en vitesse. Les uns dans des boîtes en bois, d'autres dans des sachets à sucre, la plupart en vrac.

Dès qu'on entendait les avions, on se cachait à l'intérieur. Lourde odeur de moisi, air pourri. Dehors les bombes tombaient, tout tremblait, on se signait, petits et grands.

De jour en jour ça devenait plus terrible. Les maquisards se déchaînaient un peu partout, les avions passaient plus souvent. Les gens n'en pouvaient plus, on est allés dans la montagne, à la grotte. Nous les femmes on a fait du feu, on a préparé à manger, la fumée montait jusqu'à la voûte, ça étourdissait les pigeons. Ceux qui tombaient on les faisait cuire tout de suite. Les autres s'envolaient effrayés, on les chassait avec des couvertures, des draps et ils sont partis, les oiseaux du bon Dieu.

Ton grand-père souffrait de ses fièvres, il n'a pas pu monter, on l'a laissé plus bas sur le sentier dans le lit en bois. Il nous a fait dire qu'on descende nous aussi. Nous sommes descendus la nuit en catastrophe.

On se battait là-haut, un grondement continu, le tonnerre par moments. Et nous en chemin, perdus. Des maquisards sont passés, nous ont fait avancer, on a passé la frontière à l'aube.

(souvenirs de ma mère)

Shkodër¹. Nous logeons dans la caserne. Des anciens bâtiments militaires à un étage. Face à face. Une cour tout en longueur. Des deux côtés une grande porte en bois qu'on ferme dès la tombée de la nuit. Les femmes en noir vont et viennent, cachent du pain dans leur tablier, l'échangent contre du poisson.

Dans la cour les enfants jouent. Je les regarde depuis ma fenêtre. Quand ils m'aperçoivent, ils me font des signes. Je ne descends pas, ils me tirent la langue.

Mon grand-père m'emmène chaque jour au lac. Mon ventre avait enflé. Le premier jour je courais dans les hautes herbes, j'ai glissé, j'ai crié. C'était des orties. Depuis il me tient par la main. Peu à peu la marche m'a fait désenfler. Ça me venait d'être enfermé, dit-on.

Un matin de grand froid on a trouvé le bébé dans les cabinets. Nu, bleu, une corde au cou. Je l'ai vu entre des robes noires et des allées et venues précipitées. On

¹ Ville du nord de l'Albanie, où les réfugiés sont envoyés après un court séjour dans le sud du pays.

nous a écartés, qu'on ne voie pas. Les gens criaient « Basti², basti » et se signaient.

Dans la cour on distribuait de l'huile, des haricots, de la farine solidifiée. Les femmes la concassaient avec ce qu'elles trouvaient, l'écrasaient avec une bouteille, en faisaient de la poudre. Le pain était amer.

Des Albanais passaient. Ils vendaient des fruits, des melons, des pastèques. Toutes les femmes leur tombaient dessus, nous juste derrière. Elles criaient, marchandaient, tandis qu'il écoutait l'une d'elles une autre attirait la pastèque entre ses jambes, les robes étaient longues, on ne voyait rien, les enfants derrière la ramassaient, filaient chez eux. Ensuite les hommes ont compris et sont venus à deux.

Dans le coin des Macédoniens s'élevaient souvent des lamentations. Ils recevaient des nouvelles des montagnes de Gràmmos, de Vitsi. Nos mères se regardaient sans un mot, hochaient la tête.

Ils ramassent les enfants. Ils vont nous envoyer ailleurs, loin de nos familles. Les Macédoniennes ont donné les leurs. Elles pleuraient, les embrassaient, sans dire non. Les nôtres, de vraies furies. Elles hurlaient, maudissaient, nous serraient contre elles, une ou deux sont tombées sur les officiels toutes griffes

2 Bâtard, dans un dialecte non identifié.

dehors, nous autres avons pleuré, ils nous ont laissés.
Ils ont pris les plus âgés, dix ans et plus.

On nous met dans de grands camions. Puis dans le bateau, un cargo polonais, dit-on. On nous fait monter avec un treuil et ça nous fait peur, quelqu'un tombe dans la mer.

Ils descendent la nourriture avec des chaînes, dans la cale nous sommes les uns sur les autres. Ils ne nous laissent pas mettre le nez dehors. Le grand-père est monté un jour sur le pont, un bateau passait, ils lui disent « File en bas », lui ne bougeait pas, ils l'ont descendu de force.

On a passé Gibraltar, puis la Manche. Douze jours douze nuits. Après le bateau, le train. On voit monter plusieurs fois des jolies dames, elles nous donnent des pommes, des biscuits, ce n'est plus pareil.

En Hongrie, les grands froids. On était pleins de poux. Ils passent nos vêtements à l'étuve, nous envoient aux bains. Une salle dans la pénombre, pleine de vapeur et de femmes. Ce noir au bas du ventre je le voyais pour la première fois. À la sortie ils distribuent des manteaux de soldat aux grands et un sac plein de pommes chacun.

Balaton. Des hôtels rutilants, pleins de marbre. Les vieilles n'osaient pas entrer dans les cabinets,

éblouies par le blanc. Avec le temps elles se sont habituées, mais n'ayant pas appris l'usage du papier, les carrelages étaient couverts de traces de doigts. Les Magyars étaient fous de rage.

Leur nourriture était bonne. Comme si cela ne suffisait pas, ils nous donnaient de l'huile de foie de morue, on n'en voulait pas. Des Hongroises potelées nous couraient après, la bouteille et la cuiller à la main.